

Le problème du comédien

Le problème du comédien m'a le plus longtemps inquiété : j'étais dans l'incertitude (et je le suis parfois encore maintenant), au sujet de la voie qu'il faudrait suivre pour atteindre la conception dangereuse de l'« artiste » – une conception traitée jus-qu'à présent avec une impardonnable naïveté – et je me demandais si ce problème du comédien ne me conduirait pas à mon but. La fausseté en bonne conscience ; la joie de dissimuler, faisant irruption comme une force, repoussant ce que l'on appelle le « caractère », le submergeant parfois jusqu'à l'effacer ; le désir intime de revêtir un rôle, un masque, une « apparence » ; un excédent de facultés d'assimilation de toutes espèces qui ne savent plus se satisfaire au service de l'utilité la plus proche et la plus étroite : tout cela n'appartient peut-être pas en propre uniquement au comédien... De tels instincts se seront peut-être développés le plus facilement dans des familles du bas peuple qui, sous l'empire du hasard, dans une dépendance étroite, traversèrent péniblement leur existence, furent forcées de s'accorder de l'incommode, de se plier aux circonstances toujours nouvelles, de se montrer et de se présenter autrement qu'elles n'étaient et qui finissaient, peu à peu, par savoir « prendre le manteau au gré du vent », devenant ainsi presque identiques à ce manteau, étant passées maîtres dans l'art, assimilé et invétéré dès lors, d'un éternel jeu de cache-cache que l'on appelle mimétisme chez les animaux : jusqu'à ce que, pour finir, ce pouvoir, accumulé de génération en génération, devienne despote, déraisonnable, indomptable, apprenne, en tant qu'instinct, à commander d'autres instincts, et engendre le comédien, l'« artiste » (d'abord le bouffon, le hâbleur, l'arlequin, le fou, le clown, et aussi le domestique classique, le Gil Blas : car de pareils types sont les précurseurs de l'artiste, et souvent même du « génie »). Dans des conditions sociales plus élevées sous une pression analogue, se développe également une espèce d'hommes analogue : mais alors les instincts de comédien sont le plus souvent contenus par un autre instinct, par exemple chez les « diplomates », – je serais d'ailleurs disposé à croire qu'un bon diplomate pourrait toujours encore devenir un bon acteur, en admettant, bien entendu, que sa dignité le lui permet. Mais pour ce qui en est des Juifs, ce peuple de l'assimilation par excellence, on serait disposé à voir en eux, conformément à cet ordre d'idées, en quelque sorte a priori, une institution historique pour dresser des comédiens, une véritable pépinière de comédiens ; et, en effet, cette question est maintenant bien à l'ordre du jour : quel bon acteur n'est pas juif aujourd'hui ? Le Juif en tant que littérateur né, en tant que dominateur effectif de la presse européenne, exerce, lui aussi, sa puissance, grâce à ses capacités de comédien ; car le littérateur est essentiellement comédien – il joue « l'homme renseigné », le « spécialiste ». – Enfin les femmes : que l'on réfléchisse à toute l'histoire des femmes, – n'est-il pas nécessaire qu'elles soient avant tout et en premier lieu des comédiennes ? Que l'on entende parler des médecins qui ont hypnotisé des filles : pour finir qu'on se mette à les aimer, – qu'on se laisse « hypnotiser » par elles ! Qu'est-ce qui en résulte toujours ? Qu'elles « se donnent pour », même quand elles... se donnent. La femme est tellement artiste...

F. Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 301, Paris, Société du Mercure de France, Paris, 1901 (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, vol. 8, pp. 5-15), traduit de l'allemand par Henri Albert.